

MAURICE TOURNEUR

L'EXILÉ DE TOUTE UNE VIE

Un projet de film de PIERRE FILMON
écrit par CHRISTINE LETEUX

Pourquoi cette envie de rédiger un carnet de bord? Parce que Revus & Corrigés, en compagnie de plusieurs ami(e)s cinéphiles, m'a proposé de le faire; parce que Maurice Tourneur mérite toujours un coup de projecteur, dès que possible et quelle que soit la destinée de notre projet; parce que j'ai une histoire personnelle, que je vous raconterai un autre jour, avec tous mes projets avortés – fiction ou documentaire, projet d'une idée partagée ou non, d'une ligne, d'un paragraphe, d'une page, d'une journée de travail, d'un an ou même de dix ans. Oui, dix ans... Enfin, parce que je ne l'ai pas fait pour Close Encounters with Vilmos Zsigmond et que j'ai eu tort.

I. LA PRÉHISTOIRE

La première fois que j'ai remarqué un Tourneur, il s'agissait de Jacques, il y a des années de cela, pour *La Griffes du passé* (1947), avec Robert Mitchum et Kirk Douglas, au Grand Action à Paris. Ses films noirs de série B passaient régulièrement dans cette salle de cinéma, car Jean-Marie Rodon et Jean-Max Causse l'adoraient. Leur durée très ramassée – guère plus de 70 minutes pour certains – m'impressionnait par la concision et l'efficacité du récit et par leur côté visuel percutant, surtout dans *La Féline* (1942) et *Vaudou* (1943). J'ai découvert plus tard *Le Gaucho* (1952) que j'aime tellement, aussi grâce à la lumineuse Gene Tierney. Sans parler de ses autres films.

La première fois que j'ai su que Jacques Tourneur avait un père cinéaste, c'est en feuilletant de grosses encyclopédies de cinéma (avant qu'internet ne réponde à toutes nos questions) où je cherchais à en savoir plus sur lui. Celui qui m'a fait découvrir le cinéma de Maurice, c'est Patrick Brion (grâces lui soient éternellement rendues pour tout son travail) au *Cinéma de minuit* sur France 3, lors d'une programmation sur le cinéma français d'avant-guerre (auquel je peinais à m'intéresser, à cette période de ma cinéphilie très « classiques

du cinéma américain de 1939 à 1970»). La diffusion était trop tardive pour moi le dimanche soir pour que je la regarde en direct, mais je l'avais enregistrée sur cassette VHS. Et quand, quelques jours plus tard, je visionnais *Samson* (1936) avec un Harry Baur impérial et bouleversant, j'ai eu un choc. Tous mes a priori sur le cinéma d'avant 1939 sont tombés d'un coup et ma curiosité a enfin pu s'y engouffrer.

J'ai toujours conservé cette cassette VHS – alors que j'effaçais habituellement un film du cycle précédent pour le remplacer par un film du cycle suivant – et je l'ai revue il y a quelques mois (cela faisait des années que je ne voyais plus de cassettes vidéo). Le choc est intact. Il était bien difficile de voir des films parlants de Maurice Tourneur (mais cela est en train de changer et j'espère pouvoir y contribuer) sans même parler de ses films muets américains (à cette époque, j'ignorais qu'il avait eu une première et brillante carrière à succès aux USA dans les années 1910 et 1920 – que l'on peut, en partie, rattraper aujourd'hui sur internet dans des copies pas toujours inacceptables). De sa période parlante et française, *La Main du Diable* (1943) et *Volpone* (1941) m'avaient frappé quand je les avais vus à la Cinémathèque française. Il y a trois ou quatre ans, c'est Bertrand Tavernier (autre mentor monstre cinéophile à qui l'on doit tant) qui, un soir au Cinéma des cinéastes, à Paris, a présenté *Avec le Sourire* (1936), avec Maurice Chevalier, dans une copie splendide. En compagnie de Christine Leteux, il a dit tout le bien qu'il pensait de la biographie écrite par cette dernière, somme ultime et unique sur Tourneur père. Après avoir vu ce film qui m'a tant plu, il était indispensable que je lise le livre.

Entre la pile des livres à lire depuis longtemps et celle où s'ajoutent chaque mois de nouveaux titres, je n'allais jamais y arriver, moi qui n'arrive déjà pas à voir la moitié des films que je voudrais voir. Dans ma plus récente période cinéophile, après avoir préféré les autobiographies de réalisateurs (dont celle d'Elia Kazan, inégalable), je favorise maintenant la découverte du cinéma muet (le retour aux fondamentaux du cinéma) grâce au mentor extraordinaire Kevin Brownlow. Après la biographie de Frank Borzage par Hervé Dumont, il me fallait absolument lire la biographie de Maurice Tourneur, avant d'attaquer celle de Clarence Brown par Gwenda Young, tout juste parue aux États-Unis fin 2019 (car j'avais lu que Maurice Tourneur avait formé non seulement son fils Jacques, mais aussi Clarence Brown dont les films avec Greta Garbo m'avaient ébloui dans ma jeunesse cinéophile). Dans le livre de Christine Leteux, je découvrais,

en plus d'un cinéaste – né français mais devenu très tôt américain, admiré dans les années 1910 par la critique américaine, qui le mettait sur un pied d'égalité avec D.W. Griffith – un homme aux mille péripéties de vie. Il fallait en faire un film... s'il n'avait pas déjà été fait. Christine Leteux, je la connaissais sans le savoir, car c'est elle qui a traduit de l'américain le livre-somme indispensable à tout cinéophile de Kevin Brownlow, *La Parade est passée* (qu'il vous faut vraiment lire, toutes affaires cessantes). Merci à eux deux qui ont ouvert mes yeux largement fermés (*eyes wide shut*) sur le cinéma muet.

Christine a très aimablement répondu à mon mail admiratif sur son travail d'archéologue rigoureuse et passionnée et sur sa plume fluide et élégante. Elle s'est, je crois, d'abord méfiée de moi, mais c'est *Close Encounters with Vilmos Zsigmond* qui m'a sauvé et a attisé sa curiosité. Notre premier café près du jardin du Luxembourg a été un test que j'ai pu passer, grâce à Vilmos – mon passeport une fois encore. Quelques jours plus tôt, en janvier dernier, à la remise des prix de l'Académie des Lumières (les Golden Globes français), j'avais croisé Bruno Deloye de Ciné Plus qui avait aimé le film sur Vilmos, ainsi que mon premier long-métrage de fiction, *Long Time No See* (qui deviendra *Entre deux trains* pour sa sortie au cinéma en mars 2021). À peine avais-je évoqué les noms de Maurice Tourneur et de Christine Leteux qu'il s'est enthousiasmé, d'un coup, pour l'une et sa formidable biographie puis pour l'autre et son esprit de résistance face aux studio américains dans les années 1920, et pour ses films trop méconnus. Je regardais Bruno, ce grand cinéophile, en me disant qu'il pouvait vraiment être notre premier allié pour le film à venir... L'autre action que j'ai menée a été de proposer à la Cinémathèque française d'organiser une grande rétrospective Maurice Tourneur, dont Christine pourrait être la commissaire, avec, en avant-première, notre documentaire. J'espère que nos amis programmeurs de ce havre de cinéma donneront suite à une telle suggestion, qui s'impose, quoi qu'il nous arrive. Mais la légitimité de notre film pourrait aussi y être liée.

J'avais rêvé, tourné, monté, fini et montré *Close Encounters with Vilmos Zsigmond* – dont je regrette aujourd'hui de ne pas avoir trouvé à l'époque le bon titre, qui aurait dû tout simplement être « Vilmos »... Oui, le titre en anglais avait tout de suite reçu l'approbation de Vilmos (du temps où nous croyions encore à la promesse de Spielberg de nous accorder cette interview ou bien à cette conversation rêvée entre eux deux ; aucune des deux n'a eu lieu... mais c'est une autre

histoire), titre du film en guise d'écho au film de Spielberg pour lequel Vilmos avait reçu l'Oscar de la meilleure cinématographie, titre qui convient à la carrière extra-française du film mais malheureusement pas à sa carrière en France, ce que j'ai compris trop tard (pas malin). Bref, après mon premier long-métrage documentaire, donc, et ses projections sur grand écran où Vilmos revit à chaque fois, j'ai décidé de devenir producteur avec ma propre société, Almano Films... Permettez-moi de revenir une dernière fois sur ce titre qui me travaille toujours: si je n'ai pas su trouver le titre « Vilmos » tout simple, tout seul et au bon moment, c'est que jamais, du vivant de Vilmos, je n'aurais osé cette familiarité écrite, qui était pourtant notre quotidien verbal où je me régala à chaque fois que je l'appelais « Vilmos » avec tellement, tellement de tendresse et d'admiration pour l'homme qu'il était.

Ce film à faire avec Christine devra, pour exister, coûter le moins d'argent possible, je le sais. Ce que je ne savais pas en initiant ce projet, c'est que Kevin Brownlow lui-même avait souhaité en faire un film, avec Christine à l'écriture, mais les réponses qui leur furent faites: « réalisateur trop vieux et oublié » ou « cinéaste inconnu » avaient malheureusement découragé Kevin. J'ai dit à Christine: « Ce qu'il nous faut, c'est ne pas lâcher. » « Mais Kevin a tellement remué ciel et terre... et moi aussi! » a-t-elle ajouté... Je me suis entendu dire: « Alors, je reprendrai le flambeau! »... Il va donc s'agir d'avoir, grâce à Christine, la bonne vision et de porter en avant le film comme une nouvelle bataille à mener et à gagner. Nous avons déjà parlé musique (et pourquoi ne pas demander au plus talentueux des pianistes qui accompagnent le cinéma muet en concert de composer la musique du film?) et voix du commentaire: et pourquoi pas l'immense Michael Lonsdale? Cette deuxième idée m'avait tellement séduit que j'avais appelé son agent l'après-midi même. Aimablement, Olivier m'avait dit ce que je craignais d'entendre: « Michael n'est pas en très grande forme et ne pourra sans doute pas le faire. » Et Michael nous a quittés il y a peu. Mais pourquoi pas une femme? Oui, une grande dame du cinéma et du théâtre français – histoire de sortir d'un commentaire éternellement « généré »: un portrait d'homme porté par une voix de femme, pourquoi pas?

Il va nous falloir beaucoup d'amis, de soutiens, de talents avec nous et surtout beaucoup de chance. Car tout est question de timing dans ce métier. Si notre film à venir pouvait devenir un beau

documentaire honnête, précis, passionnant et – rêvons un peu – émouvant, ce serait formidable. Et pourquoi pas un long-métrage à montrer sur grand écran?

Grâce à Christine, qui en a fait sortir la copie unique des Archives françaises du film de Bois d'Arcy, j'ai pu découvrir *Le Papillon meurtri* (1919) sur grand écran à la Fondation Pathé – c'était mon dernier film vu en salle de cinéma juste avant le confinement de mars dernier – dans une copie proprement inouïe, et j'ai été ébloui par une vraie puissance de mise en scène et un jeu d'acteurs d'une modernité frappante, comme si ce film, qui datait de cent ans, venait de sortir au cinéma. Avant d'entrer dans la salle, qui est-ce que je croise? Patrick Brion, très heureux de découvrir ce film de Tourneur pour la première fois. Je lui ai alors parlé de notre projet. Il en a été, je crois, heureux. Et j'ai été heureux de pouvoir le remercier, de vive voix, de m'avoir fait, le premier, découvrir Maurice Tourneur.

Pierre Filmon

* * *

**Remerciements à Stéphanie Salmon, de la
Fondation Jérôme Seydoux-Pathé.**

À suivre: II. La recherche de financements.